Prix Œdipe
L'allégresse ou l'humour de la vie
G. Lévy, C. Segonzac

1-

Je suis ravi de soutenir devant vous ce soir l'ouvrage de Ghislain Lévy et de Charlotte Segonzac l'allégresse ou l'humour de la vie.

L'allégresse, au centre d'un livre, c'est inattendu !
Pourquoi se pencher, en psychanalyste vivant, sur... cet affect, sentiment, émotion, sensation ? On ne saurait le dire avec certitude, l'allégresse traverse ces catégories sans se laisser épuiser... « un rapport au réel » nous disent les auteurs, rien de moins !
Que peut avoir d'aussi essentiel une expérience somme toute éphémère ?
Et d'ailleurs, qu'est-ce que l'allégresse ?
On va vite s'apercevoir que l'allégresse est si singulière, qu'elle résiste à la comparaison.

Ce livre n'est pas un ouvrage théorique, ce n'est même pas un récit, c'est une expérience en soi, c'est sa profonde originalité.

Il se constitue comme l'expérience vivante de ce dont il veut parler.
Il appelle la participation du lecteur.
Ainsi, la forme élue par les auteurs confronte un texte et son déroulé temporel, à l'instantanéité et la fulgurance de l'image, en l'occurrence les peintures d'un des auteurs et nous fait éprouver le surgissement, la soudaineté, la fugacité de l'allégresse.

Ainsi, nous allons ressentir ce que l'allégresse possède de paradoxal.
Elle est intime, secrète, essentielle mais elle surgit en une seconde et disparaît tout aussi soudainement.
Elle est liée à l'éphémère et ne se laisse pas retenir.

Alors précisément, c'est tout le projet du livre, nous comprenons qu'au contraire d'être desservie par sa fugacité, l'allégresse remplit un rôle psychique essentiel par cette fugacité même.
Cette fugacité, cet insaisissable, m'a fait me demander si l'allégresse ne possédait pas toutes les caractéristiques de ce que je proposerais d'appeler un affect–témoin.

Mais témoin de quoi, alors ? De quoi l'insaisissable peut-il justement témoigner ? C'est le fil que je voudrais suivre au cours de ces quelques minutes.

2-

Il y a cette magnifique citation de Camus, en exergue du livre : « Au milieu d'un terrible hiver,

j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un invincible été. »
Cet « été » dont parle Camus, n'est-il pas repris par les auteurs comme synonyme de l'allégresse ? Et si oui, comment comprendre alors que quelque chose, défini comme fugitif et insaisissable soit également invincible ?

À ce point, il nous faut prendre contact avec un personnage protéiforme, polysémique, errant entre mille lieux de notre psyché, que les auteurs nomment « l'idiot intime » et au sujet duquel ils écrivent qu'il est « ce seul quant-à-soi absolument intraduisible et indivulgable ».

Attention à ne pas le confondre avec la première idée venue, qui serait celle qu'il s'agit d'un « vrai soi » enfoui quelque part qu'il s'agirait de retrouver. C'est loin d'être aussi simple. Car ce qui est en jeu est infiniment plus fragile, cet idiot intime ne serait pas tant un personnage intérieur, encore que..., qu'un processus de déprise, qui de fait, ne se laisse jamais totalement absorber, jamais traduire, ni assigner.

Vous souvenez-vous de Personne ? C'est-à-dire Ulysse. Les auteurs nous proposent d'en faire le symbole d'une errance qui échappe au péril des fascinations diverses, y compris la fascination psychanalytique.
Et à ce titre, en appelant différentes facettes de cette déprise de la fascination, ils trouveront un personnage tel que Charlot, en tant que figure d'un point d'invincibilité et de résistance en chacun.

Et l'allégresse serait peut-être alors l'éclair sensible par lequel cette part irréductible donne brièvement signe de vie.

3-

La quête des auteurs semble impossible, saisir l'insaisissable !
Leur intuition profonde est que la brièveté d'un tel affect ne dit rien de son importance, au contraire.
Pour saisir cette forme qui semble toujours échapper, ils se gardent de l'enfermer dans une définition psychanalytique, c'est tout le sens de ce travail à quatre mains, un psychanalyste et une docteure en littérature, tous deux musiciens, elle de très haut niveau.

Leur méthode d'approche est toute en subtilités et en nuances. C'est un ouvrage qui procède par touches, par fragments, qui s'attarde longtemps sur les sensations, qui regarde des œuvres qui se penche sur des souvenirs.
Leurs souvenirs… les nôtres… nos allégresses...le livre est une expérience qui embarque le lecteur vers des retrouvailles avec la vie.

D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder la table des matières pour voyager sur la cartographie de l'allégresse, comme elle est multiple et kaléidoscopique : Ulysse, Picasso, Chaplin, l'humour juif, la sensorialité, les effluves, la gourmandise, la musique, le rossignol…

Car l'allégresse, ne se laisse pas épuiser par son concept.
Ainsi, voyageons-nous avec eux à la recherche de son éclat soudain, qui est profondément corporel et sensoriel.

Ces deux auteurs qui sont aussi des pianistes nous parlent de Bach, mais pas n'importe lequel, celui d'un prélude joué par Zhu Xiao-Mei à l'intérieur même du camp de détention chinois dans lequel elle était enfermée. Joué de mémoire sur une simple planche... c'est alors une fête intime et solitaire.
On le voit, l'allégresse ne supprime en rien l'horreur.
Elle n'a pas la capacité de transformer le réel.
Pourtant, il se passe quelque chose. Car l'allégresse, comme l'écrivent les auteurs est « l'affect de l'ailleurs ».

Un ailleurs et un avant que l'on retrouve dans les souvenirs mêmes de Ghislain Lévy. Le parfum des écorces de mandarines surgit et voilà que s'ouvre intimement l'été des jardins de l'Algérie de sa tendre enfance.

L'humour de la vie, ce sera surtout l'humour juif qui sera se saisir de la douleur, pour en faire surgir le trait d'allégresse, signature d'affect de l'idiot intime qui échappe à l'emprise du malheur.

Ainsi, on le voit, ce livre ne cherche pas à construire une théorie de l'allégresse, loin de là. Il en recherche, par l'expérience de tout l'être, les lieux de surgissement. Et ces lieux sont d'abord sensibles. Et ils sont d'abord les nôtres.

4-

Au point où nous en sommes, la question se pose : de quoi l'allégresse est-elle le témoin ?
L'itinéraire que nous empruntons à la suite des auteurs ne laisse pas de doute : l'allégresse n'est pas là pour témoigner que tout va bien.
Elle ne correspond pas non plus au bonheur, même si elle peut en avoir l'intensité,
ni même à l'optimisme, comme une sorte de donnée de l'être.
Elle n'est pas même exactement l'espoir, car après tout l'espoir est tourné vers le futur et dit : « quelque chose viendra. ».
L'allégresse, elle, dit : « quelque chose est là. »

Ainsi, ce dont elle témoigne serait de nature élémentaire : elle témoigne qu'il y a encore quelqu'un pour être affecté.

Vous savez, il existe en optique ce phénomène qu'on appelle rémanence.
L'image n'est déjà plus là mais quelque chose, une trace, demeure encore un instant sur la rétine.
Peut-être, l'allégresse possède-t-elle quelque chose de cette temporalité rémanente.

Oui, car tel un éclair, elle surgit. Mais elle disparaît. Elle ne se constitue ni en possession ni en état durable. Mais elle laisse pourtant la trace sensible d'un instant où l'on s'est éprouvé vivant, d'une vie non désolée, non nue.

Ainsi par l'allégresse, quelque chose revient, non pas nécessairement comme représentation, comme un récit mais avant tout comme une sensation. Pendant un instant tout cela devient présent. Puis cela disparaît. Mais la rémanence est là telle celle d'un « témoin sans archives ».

5-

Peut-on aller de la répétition à l'improvisation ?

Cette question du témoin m'en a fait rencontrer une autre, que le livre n'explicite pas ainsi directement mais qu'il a fait pourtant surgir en moi : celle des générations qui viennent après. Je veux dire, après ceux qui ont vu et vécu des catastrophes collectives et des destructions. Leurs enfants. Et les enfants de leurs enfants. Ce qui peut se transmettre et l'intransmissible. Ce qui revient, ce qui persiste comme indépassable motif…

la question s'est alors posée : comment hériter sans être condamné à rejouer ?

L'irruption de l'allégresse ne répare rien, n'efface rien, personne, bien au contraire, n'en est délivré de son histoire.
Mais l'allégresse n'introduit-t-elle pas une brèche dans les effets de répétition ?

Une brèche, car l'allégresse ne fait pas sortir de la répétition ; elle témoigne que la répétition n'est pas totale, en son cœur même, il y a possibilité d'improvisation.

Je pense un vers d'une chanson de Léonard Cohen : *«and for something like a second, my heart was cured and my soul was at ease. »* « Et durant l'espace d'une seconde, mon cœur était guéri et mon âme à l'aise ». Cet espace d'une minuscule seconde, cet espace de rémanence, où, au cœur même de la répétition, quelque chose peut encore s'improviser.

Les auteurs ne nous disent-ils pas que nous recevons tous des partitions que nous n'avons pas écrites ?
La question n'est pas de les oublier. Mais de savoir à partir de quoi quelque chose peut encore s'inventer ?
Et cette question-là est profondément psychanalytique.
Cette allégresse, qui n'est donc pas une sortie du traumatique, serait l'affect témoignant que la répétition n'a pas nécessairement le dernier mot.

6-

Peut-être est-ce la raison pour laquelle je lis aujourd'hui ce livre, comme le panneau central d'un triptyque dans le travail psychanalytique de Ghyslain Lévy.

Je la verrai, cette allégresse, encadrée d'un côté par le malaise dans la fraternité, l'ouvrage qui le précède. Ne parle-t-il pas en effet, de ce qui menace la singularité du vivant, du lien, ce qui se présente du côté du risque du même, de l'emprise et de la servitude ?

Au centre, l'allégresse, où l'humour de la vie : ce livre, qui est plus qu'un livre, mais qui est une expérience psychanalytique immersive dans laquelle quelque chose du sujet s'échappe, s'éprouve, vit, surgit, à mille occasions de la pensée et des sens.

Et enfin, à côté, l'idiot intime, le dernier ouvrage de Ghyslain.
Il me paraît justement être sa tentative pour penser beaucoup plus directement cette part irréductible qu'il appelle « intraduisible » qui par le fait même qu'elle nous échappe sans cesse, qu'elle ne cesse de se tenir sur un bord, se soustrait par sa singulière idiotie à toute emprise et à toute assignation mortifère.

Ainsi, entre la servitude et l'idiot intime, fallait-il peut-être ce livre sur l'allégresse.
Parce que l'allégresse constitue l'expérience vivante de ce qui ne se laisse pas entièrement asservir, précisément à une époque où les formes de servitude volontaire acquièrent une singulière puissance.

L'échappée psychanalytique, le *poros*, au sens que lui a donné Sarah Kofman, ne passe-t-elle pas par ce jeu, apparemment enfantin, auquel se livre l'idiot intime saisi par le surgissement de l'allégresse ?

Le livre consacre justement un chapitre *au temps de vivre* ou les auteurs confrontent l'allégresse au temps qui fuit et au moment où celle-ci paraît autrement habitée.

L'allégresse est donc essentiellement fugace, un affect du vide pour reprendre les mots de GL, qui rend les commencements possibles. Ce serait probablement même sa condition. Elle est impossible à retenir, à programmer, on ne peut même pas en faire un idéal.
Mais à l'intérieur de cet instant déjà consumé, comme de ce texte que je vous lis et qui arrive à sa conclusion, et dans la trace qu'il laisse, quelque chose se passe.
On cesse pour un instant d'être pris par la répétition, d'être uniquement l'héritier de l'impensable, celui qui survit.
On devient le sujet à qui, maintenant, non pas hier et non pas demain, mais maintenant, quelque chose arrive.
Et parfois, un simple éclair suffit à faire d'une survie...une vie.